



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

50 | 2012

**Chimie et Révolution. La chimie au lendemain des
révolutions**

Visite de la bibliothèque Sainte-Geneviève avec la SABIX

Mardi 24 janvier 2012 – telle que vécue par Erik Egnell (57),
administrateur de la SABIX

Erik Egnell



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1068>

DOI : 10.4000/sabix.1068

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2012

Pagination : 101-102

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Erik Egnell, « Visite de la bibliothèque Sainte-Geneviève avec la SABIX », *Bulletin de la Sabix* [En ligne],
50 | 2012, mis en ligne le 15 mai 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1068> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.1068>

VISITE DE LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE AVEC LA SABIX

Mardi 24 janvier 2012

– telle que vécue par Erik Egnell (57), administrateur de la SABIX –

J'ai eu le privilège de faire partie des vingt élus. Pour une fois je n'avais pas oublié mon Olympus déjà vénérable à l'heure des portables preneurs d'images. J'ai donc fixé les sites, objets et moments marquants, envoyé cela par la suite à notre trésorier et conducteur de groupe, qui, du coup, m'a taxé d'un reportage.

Il nous avait convoqués pour neuf heures, horaire de rigueur (nous allions savoir pourquoi), bien matinal pour les retraités que nous sommes aimant jouer d'un matin tranquille à la maison (mais je généralise peut-être hâtivement). Il guettait les derniers arrivants sur le trottoir devant l'édifice, face au majestueux et, pour tout dire, écrasant Panthéon. M'accueillant d'un sympathique sourire, il m'invite à me mettre au chaud à l'intérieur, où le groupe est déjà presque au complet. Touché de sa sollicitude, je l'abandonne seul à son poste, livré à la fraîcheur de cette matinée grise, et pénètre donc dans le hall clair-obscur, entre deux rangées de colonnes qui conduisent au pied de l'escalier. Derrière les colonnes contre les murs des bustes de grands hommes, qu'inventorient déjà certains membres du groupe, une sélection d'« enrichisseurs » de notre littérature : La Fontaine, Molière, non pas Boileau mais Pascal, Montaigne, que je trouve peu ressemblant, il est vrai que je ne l'ai jamais rencontré !

Mais déjà on nous appelle et notre gentille guide, Priscille Leroy, « librairienne » ici depuis trois ans, nous souhaite la bienvenue : elle est la correspondante de notre bien-aimée bibliothécaire, Marie-Christine Thooris, retenue aujourd'hui, tout comme notre président, Alexandre Moatti, par d'autres engagements, avec qui elle nous a arrangé cette visite que nous allons maintenant commencer pour de bon. Et d'abord tous dehors, sur le large trottoir : c'est que l'histoire commence sur l'autre bord de la place, à l'abbaye Sainte-Geneviève, aujourd'hui lycée Henri IV, mais dont le clocher, qui à la mention de son nom semble nous faire de là-bas un signe de tête complice, se dresse toujours fièrement dans le ciel (même si le dôme du Panthéon l'écrase un peu). Au 13^e siècle donc (si j'ai bien retenu), les moines commencent d'accumuler les livres et constituent au fil des siècles suivants ce qui constitue la bibliothèque Sainte-Geneviève. L'inscription au mur derrière nous ne parle que d'une fondation par les Génovéfains en 1624, mais ceux-ci ont hérité d'une déjà riche collection et continuent à l'enrichir. En 1790, miracle : déclarée patrimoine national, la bibliothèque est maintenue sur place et en l'état, quand tant d'autres seront dispersées. Il faut attendre la monarchie de Juillet pour qu'il soit décidé de lui donner un cadre plus approprié, à l'emplacement de l'ancien collège de Montaigu fondé en 1324 (comme nous l'apprend une plaque posée sur le mur – la montagne Sainte Geneviève était-elle le « mont aigu » ? elle s'est alors émoussée depuis !) : c'est le bâtiment actuel, qui sera inauguré en 1850, la monarchie étant tombée entre temps et le nouveau régime, la 2^e République, recueillant, comme c'est aujourd'hui le cas d'un président à l'autre (Chirac n'a-t-il pas inauguré l'autre bibliothèque voulue par Mitterrand ?) les fruits de l'ancien.

Nous en savons assez pour réintégrer maintenant le bâtiment, notre guide nous fait apprécier la pénombre voulue du vestibule, comme une préparation aux lumières qui nous attendent à l'étage supérieur. Nous voilà donc à gravir les degrés vers ces lumières, surveillés par Platon et Aristote depuis une copie de l'École d'Athènes de Raphaël (dont j'ai eu la chance de pouvoir admirer l'original au Vatican trois mois plus tôt, un moment d'intense émotion artistique, à préparer en planifiant son entrée avec Internet). Au palier intermédiaire une plaque de marbre nous renseigne sur les noms des bibliothécaires puis administrateurs depuis 1640 au temps des Génovéfains (pardon, Génovéfains) jusqu'en 1935, où il y eut changement de régime et de plaque (bien qu'il restât un petit espace disponible sur celle-là). Nous accueille aussi, sur le même palier, la cardinal de Larochevoucault (t ou d, c'est comme les Dupont, on ne sait jamais), bienfaiteur de la bibliothèque. J'apprends que sur le palier symétrique de l'escalier à deux bras (ou dit-on à deux ailes, ce serait plus aérien pour une structure montante comme celle-là ?), siège l'architecte Labrousse, constructeur du bâtiment : je m'empresse d'aller le saluer, le trouvant tout esseulé dans sa niche. Notre guide nous a fait remarquer que cet escalier est construit dans une sorte de cage en saillie à l'arrière du bâtiment principal, comme si ce dernier devait être entièrement consacré aux livres et ne laisser aucune partie de son espace à la fonction banale de passer d'un étage à un autre.

Et voilà que nous entrons dans la salle de lecture, immense et vide, qui occupe tout entière l'étage supérieur. Elle est vide, et donc toute à nous, car elle n'ouvre au public, essentiellement d'étudiants, bien que tout citoyen y soit admis sur présentation de sa carte d'identité, qu'à dix heures : la cause de notre venue matinale. Nous sommes en présence de deux longues galeries, à colonnes et arches métalliques, ce qui fut en son temps une première en France, bien avant les halles de Baltard et la tour Eiffel, les deux travées donnant à l'ensemble un caractère quasi religieux. La bibliothèque abrite quelque 3 millions de livres (si j'ai retenu le bon chiffre), dont les plus usuels sont ici sur les deux étages de rayonnages placés contre les murs. Je monte à la galerie de l'étage supérieur et interpelle le groupe d'en bas pour le fixer sur mon Olympus, mais j'ai droit à un regard inquiet de notre guide, car, malgré les escaliers tentateurs aux quatre-z-angles, ladite galerie est interdite au public pour raison de sécurité. Inquiet à mon tour, je reviens précautionneusement sur mes pas et m'intéresse aux effigies ornant le piédestal des colonnes métalliques, belle têtes antiques, aimables surveillantes du concours permanent de la pensée humaine stimulée par tous les ouvrages chaque jour sur ces tables ouverts (mais je deviens poète, ressaisissons-nous ! – ce qui n'est pas simple avec 2 s, puis 1 s, puis encore 2 s).

En route vers la sortie, nous nous arrêtons pour contempler « L'Etude », tapisserie des Gobelins d'après Paul Balze (si j'ai lu correctement), où la charmante et rousse lectrice, plongée dans l'ouvrage reposant sur et attaché à un globe terrestre, laisse négligemment son sein gauche à nu. Mais nous redescendons déjà, car nous sommes attendus à la Réserve, ou plutôt, comme nous dira tout de suite son chef Yannick Nexon, au Trésor. Le directeur du Trésor nous a préparé une sélection de ses chefs d'œuvre. Il sont là sur les tables, entourés, suspendus au mur sur trois côtés, des portraits des rois de France depuis Saint-Louis (je m'empresse de capturer sur mon Olympus ceux de la période sur laquelle l'historien amateur que je suis devenu travaille à la BN) Mais d'abord nous entrons dans le bureau du directeur, vaste pièce dominée par les portraits en pied de Malherbe (enfin Malherbe vint !) et un cardinal inconnu (peut-être Lamoignon). Une belle horloge astronomique toutes roues et autres engrenages dorés dehors trône dans sa cage de verre au milieu de la pièce : je n'écoute pas son histoire (que je ne peux donc pas relater dans cette chronique, très personnelle, m'aperçois-je), car je suis fasciné par la grande table à dessus de marbre richement ornementé, une table de sacristie, nous a-t-on dit, mais où ne reposent ni chasuble ni vases sacrés, en ce lieu réservé au seul culte de l'Esprit.

Retour à la pièce précédente, coup de chapeau du directeur du Trésor à Michel Le Tellier, ministre du Roi Soleil, père de Louvois qu'il recommanda à juste titre au dit Roi (ce qui nous valut d'excellentes armées pour les guerres du dit Roi, et aussi les dragonnades), Michel Le Tellier qui contribua de sa collection privée à enrichir le dit Trésor. Et en voici donc les pièces choisies pour nous, depuis le profond Moyen Âge jusqu'aux temps modernes. J'apprends que les enluminures sont des illustrations de livre imprimés durant la première période post-Gutenberg : un bel échantillon nous en est montré. Et les trésors se mettent à défiler : la Divine Comédie ouvrant sur les vers que tous les Italiens connaissent par cœur : « Nel mezzo del cammino della vita [...] ; un ouvrage en langue d'Oc (faut-il une majuscule ?) pour Gaston Phoebus ; un ouvrage militaire ; un ouvrage marin ; un autre contenant le cortège funèbre de Charles-Quint dans ses Flandres natales ; l'album donné au roi de Naples par l'ambassadeur britannique, Lord Hamilton, le mari de Lady Hamilton, de nelsonienne mémoire, avec ses saisissantes vues de volcans ; et pour finir, ces ruines romaines vues par Piranèse, où je saisis au vol la basilique de Maxence (devenue pour les guides romains, victoire oblige, basilique de Constantin, mais toujours aussi imposante trois siècles après Piranèse).

Après l'intérieur, l'extérieur : le directeur du Trésor en gants blancs (une délicatesse que ne connaît pas son homologue de Bercy, n'ayant à manipuler que des euros désincarnés) fait pivoter les couvercles de luxueux réceptacles de carton, découvrant de précieuses reliures avec armoiries et médaillons au riche travail. C'est fini : ayant remercié chaleureusement nos deux hôtes et guides pour leur présentation passionnée qui nous a fait une visite passionnante, nous saluons une dernière fois Pascal et Montaigne au passage et nous retrouvons dehors, sous le ciel gris de ce Paris qui contient tant de merveilles.

Combien je suis gré à la SABIX de m'avoir fait découvrir ce haut lieu sur la montagne, si proche de la rue Descartes et pourtant cette courte distance m'aura demandé cinquante-cinq ans !

